

DISCOURS DE RÉCEPTION
DE
M. EDGAR FAURE
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET RÉPONSE DE
M. LE DUC DE CASTRIES

nrf

GALLIMARD

251

6'29

*Discours de réception
de M. Edgar Faure
à l'Académie française*

M. Edgar FAURE, ayant été élu par l'Académie française à la place laissée vacante par la mort de M. André FRANÇOIS-PONCET, y est venu prendre séance le jeudi 25 janvier 1979 et a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

Votre Compagnie m'a désigné comme le quinzième titulaire de son dix-huitième fauteuil. Me voici donc appelé à prendre séance parmi vous et dans le même trait de temps, votre directeur veut bien me donner la parole.

Cette circonstance solennelle me fait éprouver dans sa plénitude le bienfait que je retire de votre choix. L'honneur que vous conférez me paraît tel que je n'en imagine aucun qui le surpasse et je le

ressens comme intimement lié en moi-même à ce que la vie m'avait donné de plus précieux.

Aussi n'est-ce point d'un faible cœur, ni par simple docilité aux rites que je viens, selon l'expression consacrée, vous lire mon remerciement.

Ce terme, qui désigne à la fois le discours et le sujet du discours, prend dans cette contraction une force particulière et sa signification dépasse ici celle que lui accorde le langage commun. Votre dictionnaire le définit par référence à l'action de grâces. Entre ces synonymes, je confesse que ma préférence irait plutôt à celui qui évoque l'affection et l'ornement qu'à celui qui dérive de la marchandise et du salaire. Quoi qu'il en soit, l'occasion me semble propice de les associer.

Quand je remercie l'Académie française pour la grâce qu'elle me fait, je l'envisage dans le cadre de notre époque et dans sa composition actuelle. Quand je lui rends grâce pour ce qu'elle est, je la considère dans sa permanence et dans la progression de sa continuité.

Il m'apparaît en effet que la caractéristique singulière et la finalité dominante de votre Compagnie doivent être discernées dans son emprise sur la dimension du temps. Elle a été faite pour durer, elle a duré, elle a pris possession de la durée; elle la dispense sans relâche et au fur et à mesure de

ses distributions, elle l'augmente et en quelque sorte la capitalise. Ainsi nous fait-elle apercevoir par une assez remarquable exception, un organisme qui n'a rien à craindre du vieillissement, puisque l'accroissement de son âge, en confirmant sa justification, améliore ses chances de longévité et lui redonne la jeunesse.

En entrant dans vos rangs, nous ne sommes pas seulement attentifs à des chances supplémentaires de prestige ou de renommée et à l'exceptionnel avantage d'aborder si aisément tant de personnalités d'un tel mérite. Nous scellons aussi et surtout notre appartenance à une communauté qui existait longtemps avant nous et dont nous avons quelque raison de penser qu'elle existera encore longtemps après nous. Nous voici dotés d'un seul coup d'un passé immense, cependant déchiffrable et en quelque sorte disponible; nous nous insérons dans une généalogie qui fait impression par le nombre de ses branches et par l'éclat de ses figures. Nous découvrons dans cette nouvelle lignée plus de noms familiers que nous n'en pourrions dénombrer, sauf rarissime exception, dans nos papiers de famille. Et quant à ceux qui nous étaient jusque-là inconnus, chacun a quelque chose à nous offrir et quelque titre à éveiller en nous un sentiment de compagnonnage.

On se plaît parfois à nous appeler « immortels » et je consens qu'il ne faut pas prendre ce propos au pied de la lettre, mais ce serait une erreur de ne le prendre du tout au sérieux. Par l'effet de l'heureuse règle selon laquelle notre dignité ne se perd, ne se révoque ni ne se périmé et que même on ne s'en démet point, elle s'intègre à la personne et nous pourrions dire, à la manière de Mark Twain, que nous sommes éternels, en tout cas, pour le reste de notre vie. Il faut voir plus avant! Sous la pression même de ce supplément d'identité, par l'appropriation personnelle que nous faisons de l'ancienneté collective, il semble que la mesure de notre temps s'étire. Nous voyons se déplacer vers l'amont le crochet qui marque la limite antérieure de notre âge, la seule que nous connaissions, le *dies a quo* et dès lors, nous recevons l'impression confuse et bienfaisante que la limite supérieure se déplace aussi, que le *dies ad quem* s'éloigne et que même au-delà de sa surveillance il sera de quelque manière, mystérieusement transcendé.

On a dit que l'anxiété de l'homme moderne trouvait sa cause dans le déséquilibre qui affecte ses relations respectives avec l'espace et avec le temps. La facilité que nous avons acquise de maîtriser les distances nous fait ressentir plus gravement notre impuissance à agir sur les durées. De là vient sans doute cette force impulsive qui nous

nrf